

THIERNO MOUCTAR BAH

LE FACTEUR PEUL ET LES RELATIONS INTER-ETHNIQUES DANS L'ADAMAOUA AU XIX^e SIÈCLE

Introduction – Problématique

A la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, les Peuls étaient fortement implantés dans le Fombina ⁽¹⁾, zone de pâturage par excellence, qui très tôt attira des courants migratoires issus du Bagirmi et du Bornou. Au sein de leur diaspora, la violence était latente et la prise de conscience réelle, pour mettre fin aux exactions ⁽²⁾ dont ils étaient victimes de la part des groupes ethniques sédentaires. Avec la proclamation du jihad en 1804 pour Ousman dan Fodio, un souffle puissant, un thème

1. Fombina ou Fumbina est un terme dont l'origine est difficile à préciser. E. Mohammadou (*Afrika Zamani* 4, 1975, n° 8) pense que Fombina n'est pas un terme peul. La notion est, en fait, très vague. Comme le suggèrent Ade Ajayi et M. Crowder (*History of West Afrika*, 1974, II, p. 86) Fombina désignerait les territoires du Sud, c'est-à-dire la périphérie, par rapport au centre de constitution Sokoto. L'historien Nigérian Sa'ad Abubakar en a systématisé l'emploi, faisant de Fombina une véritable entité géopolitique correspondant à l'Emirat de l'Adamaoua (Sa'ad Abubakar, *The Emirate of Fombina : 1809-1903*, Zaria, 1970).
2. En *fulfulde* : *bone* (sévices – mauvais traitements). Les Peuls étaient soumis à des taxes de pâturage exorbitantes. Leur bétail était volé. Plus grave encore, les chefs locaux exerçaient souvent le *jus primae noctis* sur les jeunes filles peules, ce qui heurtait, au plus haut point, leur code moral (*pulaaku*).

d'inspiration communs embrasa alors les centaines de groupuscules qui décidèrent de mettre fin à leur isolement. Dès lors, leur fuyante passivité se transforma en volonté de puissance et de domination.

Dans le Fombina, Modibbo Adama allait s'imposer comme le leader du *jihad*. Appartenant au clan Yillaga et au sous-groupe des Ba'en, c'était un érudit qui avait étudié le Coran et les sciences religieuses jusque dans le Bagirmi. C'est pour ces raisons qu'il fut désigné pour se rendre à Sokoto, où il fut investi en 1809 par Ousman dan Fodio qui lui remit l'étendard du *jihad*. Il reçut l'ordre de répandre l'Islam dans l'ensemble du Fombina et d'y établir l'hégémonie peule. Sous sa conduite, ces pacifiques bergers se transformèrent en impétueux guerriers, s'inspirant de la tactique, de la stratégie et de l'armement des Hausa et des Bornouan. Le fer de lance du *jihad* fut sans conteste, le corps de cavalerie avec ses chevaux caparaçonnés et ses cavaliers couverts de cottes de maille.

Sous la conduite de Modibbo Adama, de ses successeurs et d'autres *ardo'en*, une série de campagnes militaires permit le contrôle d'un vaste espace géographique qui, érigé en Emirat, fut appelé Adamawa⁽³⁾, avec pour capitale Yola.

L'étude porte sur la phase ultime de la conquête peule, dans la zone d'opération du plateau de l'Adamaoua (*Hosere*) qui constitue le Finistère de l'Empire de Sokoto. Son ambition se limite à examiner les faits d'ordre historique susceptibles d'éclairer la nouvelle dynamique des relations inter-ethniques enclenchée dans la région, du fait de l'intrusion de l'élément peul. La problématique générale relève de l'acculturation, ou en d'autres termes, des phénomènes d'interaction qui résultent du contact de deux ou de plusieurs cultures. Elle se situe résolument dans une perspective historique, orientée vers l'étude de l'évolution et du changement, selon des modalités liées aux capacités de sélection, d'adoption, d'assimilation, dans les domaines économique, politique, social, culturel et religieux,

3. Nous utilisons le terme AdamaWA pour désigner l'entité géopolitique que constitua l'Emirat peul. AdamaOUA a une connotation géographique et désigne le Haut Plateau (*Hosere en fulfulde*) qui correspond *grosso modo* à la province du Cameroun qui en porte le nom, avec pour capitale Ngaoundéré.

sous le double effet du dynamisme interne de la société dominée et du dynamisme externe de la société dominante.

Ce processus est en rapport avec un autre problème majeur, celui de la dimension historique de l'ethnicité. Souvent, dans le domaine des sciences sociales, l'emploi insuffisamment rigoureux d'un terme conduit à des interprétations fâcheuses. Aussi il importe de sacrifier à quelques définitions clarificatoires. Le concept d'ethnie, néologisme français du grec *ethnos*, fit son apparition à la fin du XVIII^e siècle, en même temps que les termes d'ethnologie et d'ethnographie dont la vocation était l'étude de sociétés autres que celles de l'Europe. La théorie de l'ethnie a évolué, surtout au XX^e siècle, aboutissant à une définition consensuelle qui fait de l'ethnie un ensemble d'hommes historiquement formés, unis par la conscience de leur communauté réelle dans le domaine de l'organisation sociale, de la culture et de la langue, et qui se sentent différents par rapport aux autres groupes humains. A cette définition s'est ajoutée une catégorie fondamentale qui rompt avec la conception statique traditionnelle et restitue aux ethnies tout leur dynamisme historique. Dès lors, l'ethnie apparaît comme un ensemble ouvert qui se construit et se déconstruit sans cesse, comme un produit historique qui découle des rapports dialectiques entre entités diverses ⁽⁴⁾.

En Afrique noire, la question ethnique apparaît fort importante et complexe. Son aspect pernicieux a longtemps été mis en avant pour cristalliser les consciences à des fins antagoniques et destructrices. Les manipulations ethniques ont été le fondement de la politique coloniale du « diviser pour régner ». Dans l'Afrique post-coloniale, de nombreux leaders, en mal de légitimité, ont fait de l'ethnie un alibi et de l'ethnicité une arme de gestion politique des groupes. Le rôle social de l'intellectuel, aujourd'hui en Afrique, est d'aider à une nouvelle vision des choses, pour faire de l'ethnie une entité culturelle représentant un facteur positif. Dans cette perspective, un regard sur le passé peut être riche d'enseignements. Il importe pour cela de procéder à une restitution aussi objective et rigoureuse que possible de l'histoire, de formuler des problématiques susceptibles de mieux

4. J.-P. Chrétien et G. Prunier (sous la direction de), *Les ethnies ont une histoire*, Paris, Karthala-ACCT, 1989.

éclairer les rapports humains, fondés parfois sur des conflits, mais aussi sur des compromis aboutissant à de relatifs équilibres socio-politiques. Ce faisant, il sera possible de dissiper les préjugés, de balayer les idées fausses et d'évacuer les stéréotypes, autant de phénomènes qui font de l'ethnie un « monstre irrationnel » menaçant la paix sociale, les efforts d'intégration et de développement.

Les groupes en présence

L'ethnogenèse du plateau de l'Adamaoua est longue et complexe ; elle commence à être mieux connue ⁽⁵⁾, mais bien des aspects restent encore dans l'ombre, ou baignent dans le mythe et la légende. Ce qui est certain, c'est que l'Adamaoua, château d'eau de l'Afrique centrale, fut pour de nombreux peuples du Centre et du Sud Cameroun, un pôle d'attraction et un centre de diffusion. Des couches successives de peuples y ont fusionné, avant de s'ébranler dans une nouvelle aventure migratoire, tels les Béti-Bulu qui, ayant traversé la Sanaga, s'enfoncèrent dans la forêt équatoriale. Lorsque, dans les premières décennies du XIX^e siècle, les Peul s'implantèrent sur le *Hosere*, la plupart des groupes ethniques étaient constitués en tant que tels et s'étaient appropriés un espace géographique relativement délimité. Ces groupes, que nous désignerons sous le générique de paléonigritiques ⁽⁶⁾, sont multiples et variés. Pour les besoins de l'étude, nous nous limiterons à trois d'entre eux : les Mbum, les Gbaya et les Vouté.

Les MBUM : ils constituent le principal groupe ethnique implanté sur le plateau de l'Adamaoua avant l'arrivée des Peul. Leurs origines sont difficiles à préciser, les traditions s'y rapportant étant vagues et sujettes à caution. Une lointaine origine septentrionale n'est pas à exclure, car dans leurs traditions, les Mbum font allusion au déluge qui les aurait fait émigrer d'un

5. E. Mohammadou nous a fourni une somme considérable de données orales sur les peuples de l'Adamaoua : Fulbe mais aussi Mbum, Vouté, Laka, etc. Voir notamment *Traditions historiques des peuples du Cameroun central*, ILCAA-ISH, Shun'ya Hino ed., Japan, 1991, 2 vol.
6. Paléonigritique, faute de mieux. En tout état de cause, il importe de disqualifier les termes *Habe* (sing. *Kado* = esclave) et Kirdi qui ont une connotation péjorative.

pays lointain. D'autres récits d'origine présentent des réminiscences bibliques manifestes, relatives à la tour de Babel (7). L'indication objective que l'on peut en tirer est que les Mbum ne sont pas autochtones. Ils ont été précédés par d'autres groupes, parmi lesquels le peuple Pànyà peut être considéré comme le plus ancien de la région (8). De l'est, les Mbum auraient émigré à travers la voie naturelle du Darfour-Kordofan, avant d'atteindre le bassin du lac Tchad. Une poussée générale de populations au cours du XVI^e siècle provoqua leur repli, depuis les régions septentrionales, en direction de la Bénoué puis du plateau de l'Adamaoua (9). S'ils ne sont pas autochtones, les Mbum se sont implantés dans la région de très longue date. En effet, selon le Belaka Mbum de Nganha, il existe chez les Mbum un système de comput précis : à chaque fête rituelle du Borian-Hâ (10), on mettait une pierre dans un sac pour compter les années, et pour chaque souverain nouveau, il y avait un nouveau sac. Il y aurait eu au total 900 pierres et 44 sacs. Si l'on considère que la durée moyenne d'un règne est de 20 ans, on ne peut que conclure à la validité de la chronologie mbum.

Les limites de l'implantation des Mbum dans l'Adamaoua peuvent être établies à partir de la toponymie : on pourrait intégrer à l'occupation spatiale toute région où il y a au moins une occurrence des préfixes mbum *mbi* (rivière) ou *ngao* ; par exemple Ngaoundéré, Ngaoundal. Il est ainsi possible de circonscrire une vaste zone, entre Tibati et Bagodo, à l'est de Rey Bouba, autour de Betare Oya, avec des îlots de peuplement dans toute la région gbaya, au sud du Djerem supérieur et de la Mbéré (11). Une tradition historique commune sur les origines, les migrations et l'implantation constitue ainsi le premier fondement de l'ethnicité des Mbum. A cela, s'ajoute une spécificité dans l'organisation politique, la vie sociale, religieuse et culturelle.

7. Il y a dans toutes ces traditions d'origine, de nombreux mythes, parfois des réminiscences bibliques. Seule l'archéologie qui reste « la grande inconnue » dans l'Adamaoua, pourrait permettre d'y voir plus clair.
8. E. Mohammadou, *Traditions historiques, op. cit.*, vol. II, p. 86.
9. *Ibid.*
10. Le Borian-Hâ : culte lié au Hâ, curieuse pièce en métal revêtue de caractères de type hiéroglyphique. Cette fête avait une périodicité fixe.
11. M.-F. Faraut, *Les Mbum*.

Les Mbum ont autrefois constitué des unités politiques relativement structurées. Celles-ci sont centrées sur le pouvoir politique et religieux d'un souverain qui porte le titre de *Bélaka*. A l'image des pharaons d'Egypte, le *Bélaka* est un souverain divin, dont dépend la prospérité du pays. Sorte de roi thaumaturge, il était censé provoquer les pluies en cas de sécheresse. Honoré par son peuple, il jouissait de privilèges spéciaux ; un signe distinctif du rang de *Bélaka* est qu'il est le seul autorisé à poser son siège sur une peau de panthère. Cependant, la charge n'était pas sans péril, car les Mbum pratiquaient le régicide rituel, à la manière des Jukun ; des contre-pouvoirs semblent avoir limité les velléités tyranniques, et les Mbum instaurèrent dans ce sens un septennat unique ⁽¹²⁾. A l'arrivée des Peul dans l'Adamaoua le *Bélaka* de Ngawkor était le plus puissant et jouissait d'une certaine prééminence.

Les croyances religieuses des Mbum relèvent de l'animisme. Leur aventure migratoire fut longtemps placée sous la protection d'un « grand fétiche », sorte de totem du groupe. La disparition de ce totem aurait marqué, pour les Mbum, la perte de l'initiative historique et la dispersion du groupe. Les cultes pratiqués par ce peuple sont en rapport avec les activités agricoles et revêtent un caractère propitiatoire, avec des sacrifices de mouton et des offrandes de bière de mil.

Des éléments de la culture mbum attestent une ancienneté et un haut niveau de développement, accréditant la thèse d'une origine orientale, probablement nilotique : il y a tout d'abord le *Hâ*, pièce de fer curieusement travaillée, avec des motifs se présentant sous forme hiéroglyphique, ce qui amène à suggérer une influence lointaine de la civilisation égypto-pharaonique ⁽¹³⁾. Il y a également les trompettes mbum, semblables à celles représentées sur les frises de l'antique Chaldée.

12. Ce principe de gouvernement a duré plusieurs siècles, en fait jusqu'à la conquête peul.

13. Froelich J.-C., « Notes sur les Mboum du Nord Cameroun », *Journal de la Société des Africanistes*, n° 29, 1959, p. 94. Ce sont là des éléments pertinents dans le domaine des croyances et du symbolisme ; elles sont à même d'étayer les thèses de Cheikh Anta Diop sur la parenté des civilisations de l'Afrique noire et de l'Egypte pharaonique.

LES GBAYA ⁽¹⁴⁾ : l'origine des Gbaya fait l'objet de controverses. Une première hypothèse leur assigne une origine soudanaise, dans une région située entre le lac Tchad et la Bénoué. A cela, s'opposent les tenants d'un foyer méridional, situé au-delà de la haute-Sangha, dans le bassin de la Lobaye. Par contre, la croyance en une origine orientale est fort enracinée dans la mémoire collective des Gbaya. De nombreux récits d'origine font référence au bassin de la Nana, dans l'espace centrafricain. Ces sources orales sont corroborées par les données de l'archéologie, permettant ainsi de circonscrire un habitat « originel » correspondant, *grosso modo*, aux vallées inférieure et moyenne de la Lobaye, avec une extension au nord-ouest vers la Basse-Nana. Les Gbaya, qui se disent autochtones de cette région, semblent y avoir vécu depuis environ quatre siècles. Dans la première moitié du XIX^e siècle, les migrations gbaya, sans doute anciennes, furent amplifiées sous la pression des razzia esclavagistes organisées à partir du Darfour, du Ouaddai et du Baguirmi. Dès lors, les déplacements, qui s'effectuaient dans la direction sud-nord, s'orientèrent vers l'ouest, en direction du territoire actuel du Cameroun. Là, les Gbaya entrèrent en contact avec plusieurs peuples : Yangere, Laka, Mbum. Lorsqu'au milieu du XIX^e siècle, ils furent confrontés aux Peul, ils n'étaient pas encore territorialement stabilisés dans l'Adamaoua, contrairement aux Mbum. Leur mode de vie, fondé sur la chasse et la cueillette, autorisait une grande mobilité dans l'espace, sur des distances plus ou moins courtes, selon les circonstances.

Au plan politique, les Gbaya font partie des sociétés que la taxinomie anthropologique dénomme « segmentaires », c'est-à-dire des sociétés dénuées de pouvoir central institutionnalisé. De ce fait, les Gbaya n'ont pas connu d'autorités traditionnelles, détentrices de pouvoirs permanents et bien définis, opérant au niveau supraclanique. La seule autorité acceptée se limite au niveau du patriclan ou famille étendue dont le chef est appelé *Gasa nu duk*. Celui-ci n'est en fait que le porte-parole (*Gasa* = grande ; *nu* = parole ; *duk* = clan) de sa communauté auprès des autres patriclans locaux et au sein de la communauté territoriale.

14. Nous sommes, pour ce paragraphe, redevables d'une synthèse fort bien documentée de notre étudiant en Doctorat, L. Bateranzigo dont la thèse sur les Gbaya et les Kaka viendra très prochainement à soutenance.

Au-dessus du clan (*duk*) aucune autorité régulière et permanente n'était tolérée. Le seul responsable politique de quelque envergure était le chef du territoire clanique appelé *wan*. Il est détenteur, de façon circonstancielle et limitée, d'une autorité liée à une opération bien déterminée : conduire une guerre, trancher un palabre, etc.

La société *gbaya* baigne dans un univers magico-religieux peuplé d'une multitude d'esprits (*so*) et marqué par la profusion des rites et des symboles. Dans cette société, le rite *labi* occupe une place de choix. Société secrète et initiatique et école de la vie, le *labi* est aussi une puissante organisation socio-politique. Après des années de retraite dans la brousse, les jeunes initiés, auréolés de mystère et de science, sont promus à un statut de leader : ils dirigent les migrations, choisissent les sites des villages nouveaux et supervisent les opérations de chasse. En fait le *labi*, qui joue des fonctions diverses, magico-religieuses, d'éducation et d'encadrement, constitue le seul système cohérent, assurant des connections inter-claniques.

Les VOUTÉ : les versions des traditions d'origine des Vouté sont nombreuses et parfois contradictoires, surtout pour les séquences les plus lointaines où il est difficile de faire la part entre le mythe et la réalité historique. Cependant, de nombreux témoignages se recoupent qui situent à l'est le foyer originel des Vouté ; ceux-ci auraient séjourné dans le Soudan nilotique, puis aux abords du lac Tchad. De là, ils entreprirent une longue marche migratoire : un premier groupe s'ébranla en direction du sud, atteignit la Bénoué qu'il traversa, puis s'installa dans le Faro. Un second groupe se dirigea vers l'ouest, atteignant Kano et peut-être Zaria dans l'actuelle Nigéria. A partir de ces centres, de nouveaux courants migratoires allaient permettre aux Vouté d'investir toute la partie sud-ouest du plateau de l'Adamaoua où était préalablement établi le peuple *wawa*. Ils y implantèrent, dans les premières décennies du XIX^e siècle deux bases, Tibati et Banyo, à partir desquelles ils pouvaient assurer leur progression vers les rives d'un immense fleuve mythique ⁽¹⁵⁾ qui les fascinait.

15. Ce fleuve immense n'est autre que l'Océan Atlantique qui fut le point cardinal des migrations vouté, sans doute à la quête des produits manufacturés et autres richesses dont l'écho s'était répondu loin dans l'hinterland.

Tout comme les Gbaya, les Vouté constituent une société segmentaire. Le pouvoir et l'autorité sont émiettés dans un cadre clanique regroupant une population habituellement dispersée dans des campements de chasse. Jusque dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, l'organisation socio-politique des Vouté apparaît donc fort rudimentaire.

Au plan religieux, les Vouté sont animistes, avec des croyances pragmatiques fondées sur les vertus propitiatoires des sacrifices aux ancêtres et aux génies. Magie et sorcellerie sont des pratiques courantes, dans une société marquée par la compétition au sein d'un même lignage et entre les clans.

Tels sont, rapidement évoqués, les faits et phénomènes qui ont déterminé la cristallisation de la conscience ethnique des principaux peuples de l'Adamawa d'avant le *jihad* . Il s'en dégage un certain nombre de leçons :

- toutes les dépositions crédibles confirment qu'aucun des trois peuples évoqués n'est autochtone dans son habitat actuel ; cela invite l'historien à se garder d'une manipulation idéologique tendant à attribuer à quelque peuple que ce soit des privilèges liés aux droits « du premier occupant ». En conséquence, des notions telles que autochtones, envahisseurs, doivent être relativisées et subir un traitement souple, afin de mieux traduire la complexité des phénomènes humains relatifs aux migrations et à l'implantation ;
- en dépit de réelles affinités, les trois groupes étudiés présentent des disparités appréciables. Ainsi, ils n'ont ni la même densité historique, ni la même structure socio-politique. Les Mbum, de ce point de vue, se situent à un degré supérieur par rapport aux Gbaya et aux Vouté. Cet état de choses va déterminer les modalités et l'intensité du facteur externe que constituent les Peul ;
- les données historiques dont nous disposons ne font pas état, entre ces groupes, de relations inter-ethniques conséquentes et suivies. Il faudra certes se garder de projeter un état d'autarcie absolue. Car, vivant dans le même écosystème que constitue le plateau de l'Adamaoua, des rapports, bien que diffus, ont existé entre les différents groupes dans les domaines exigeant une complémentarité. Dans le même ordre

d'idées, il faudrait invoquer l'existence entre les Mbum et les Vouté du pacte de *mandjara* qui, à la suite de rites sacrificiels, a consacré l'alliance entre les deux groupes. Dès lors, il était interdit aux membres des deux communautés de se combattre et surtout de « verser le sang » (16).

L'implantation des Peul dans l'Adamaoua allait enclencher une dynamique nouvelle, de grande portée historique. Tous les peuples de la région furent amenés, d'une manière ou d'une autre, à se positionner par rapport aux Peul : spatialement, militairement, politiquement, culturellement et idéologiquement. En guise de bref rappel, disons que l'ethnicité des Peul, tout comme celle des Mbum, est fondée sur une profondeur historique multiséculaire. Les théories les plus vraisemblables situent leur foyer originel dans le haut-Nil, où leurs lointains ancêtres auraient séjourné (17). Une longue migration les conduisit pendant le néolithique au Sahara encore verdoyant. Le dessèchement les amena à se replier vers le sud, dans la région du Tekrour qui constitue un cadre privilégié de l'ethnogenèse des Peul : c'est là en effet que fut élaborée la langue peul (*pular* - *ffulde*) ; et c'est de là que s'ébranla la seconde vague migratoire qui, entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, allait les amener à investir l'ensemble des régions propices à l'élevage dans la zone soudano-sahélienne (Foutah-Djallon, Macina, versant sud du bassin du Tchad, Adamaoua).

Dans leurs migrations, les Peul ont séjourné dans tous les prestigieux Empires du Soudan occidental et central : Ghana, Mali, Songhay, Kanem-Bornou. S'ils n'ont rien inventé dans les domaines de l'organisation de l'Etat, de l'armement et de la conduite de la guerre, ils ont eu la patience d'observer et l'intelligence de vite assimiler. Aussi, bien des éléments furent intégrés en tant que facteur historique de la formation de l'ethnie peul.

16. La pratique de la *mandjara* selon N. Mvoutsis, dans « L'histoire des Vouté du Cameroun Central », document ronéoté, Yoko, 1985, p. 30, serait d'origine mbum. *Manjdara* signifiant en mbum : compagnon de marche.

17. Ch.-A. Diop, *Afrique noire précoloniale*, Paris, Présence Africaine, 1963, développe la thèse selon laquelle les ancêtres des Peul jouèrent le rôle de bouviers des Pharaons dans la région du Delta du Nil.

Un facteur important de l'ethnicité des Peul est leur conversion à l'Islam. Celle-ci est relativement récente car traditionnellement, ce peuple d'éleveurs en déplacement constant, adore les astres et quelques génies. C'est à partir du XVIII^e siècle et surtout au XIX^e siècle que les Peul mettent leur zèle de néophytes au service du prosélytisme religieux. L'Islam aura tellement marqué leur conscience collective qu'ils cherchèrent un alibi idéologique en invoquant une hypothétique descendance d'Ogba ibn Nafi, compagnon du Prophète Mahomed et conquérant de l'Ifrigiya (18).

Au XIX^e siècle, le rapport des forces en présence dans l'Adamaoua est clair : les Peul, autrefois pressurés et humiliés par les chefs des groupes paléonigritiques, ont retourné leur condition sociale à la faveur du *jihad* lancé par Ousman dan Fodio. Ils occupent désormais, par rapport aux Mbum, Gbaya et Vouté, la position de groupe dominant et détenteur de l'initiative historique.

La violence armée

La guerre apparaît comme la modalité la plus caractéristique et la plus spectaculaire des rapports entre les Peul et les populations paléonigritiques de l'Adamaoua au cours du XIX^e siècle. Ces relations tumultueuses déterminèrent un accroissement sans précédent, dans la région, du taux de violence. Si autrefois les conflits inter-ethniques étaient limités, alignant des effectifs réduits avec un équipement rudimentaire, la guerre imposée par les Peul devint plus systématique et destructrice.

Ce fut Ardo Njobdi, du clan Wolorbé qui installa le premier établissement peul sur le *Hosere*, à Bakana, dans le pays du Belaka Joui. Plus tard, il abandonna ce premier site pour se fixer dans le village mbum de Delbé. C'est là que fut fondée la nouvelle ville de Ngaoundéré, au début des années 1830 (19).

18. Ogba ibn Nafi, après avoir fondé Kairouan en 670 étendit ses conquêtes vers l'ouest et vers le sud. Lors d'une incursion au-delà du Sahara, il aurait épousé une princesse soudanaise. Ils eurent des fils qui sont les ancêtres des principaux clans peul : les Sow, les Ba, les Diallo et les Bari.

19. E. Mohammadou, *Les royaumes foubé du plateau de l'Adamaoua*, Tokyo, 1978, p. 242.

Tout au long du XIX^e siècle, Ngaoundéré joua le rôle de principal centre d'impulsion de l'hégémonie peul dans l'Adamaoua. Les souverains qui s'y succédèrent en firent une place de guerre qui, en 1896, avait l'aspect d'une puissante forteresse semblable aux tata qui ont servi d'appui aux jihadistes du Soudan occidental, tel El Hadj Omar.

[...] Etablie sur un dos d'âne, elle est entourée sur trois côtés par des cours d'eau qui forment des défenses naturelles. Elle est enceinte d'une muraille de 3 à 4 m de haut, épaisse de 1,5 m à la partie inférieure et de 0,5 m à la partie supérieure. Elle est crénelée et percée de meurtrières. Un fossé court à l'extérieur. Deux portes donnent accès à la ville. L'une d'elles représente une maison de terre, surmontée d'un toit conique en herbe. Deux battants très solides ferment l'entrée ⁽²⁰⁾.

En plus de Ngaoundéré, deux principaux centres, Tibati et Banyo, furent constitués en bases opérationnelles destinées à soutenir l'expansion peul dans le lointain Fombina.

Une fois implantés à Ngaoundéré, les Peul, sous la conduite de Ardo Njobdi manifestèrent leur volonté hégémonique. Mettant fin à la cohabitation pacifique qui avait prévalu auparavant dans leurs rapports avec les Mbum, ils déclenchèrent les hostilités. Le Bélaka Koya, chassé de sa capitale Lawboro, se replia sur le massif de Ngaw Kor, propice à l'agriculture et à la chasse et offrant des sites défensifs exceptionnels ⁽²¹⁾. Les Mbum aménagèrent leur place forte, l'entourèrent d'un double fossé et soutinrent un siège héroïque de quatre années. De guerre lasse, ils succombèrent à une puissante coalition peul rassemblant outre l'armée de Ardo Njobdi, celles de Sambo de Tibati et de Bouba Njida de Ray-Bouba. C'est au lendemain de ce siège mémorable que fut créé, vers 1830, le lamidat de Ngaoundéré.

La conquête du pays mbum ouvrit la voie vers les contrées limitrophes du sud-est, peuplées en particulier par les Gbaya. C'est à partir de 1854, avec l'avènement d'Ardo Issa, que les premières expéditions militaires d'envergure furent entreprises dans la région. Ce souverain se révéla un grand conquérant. Pendant les vingt-quatre années de son règne, Ardo Issa n'aurait

20. H. Deheran, « La ville de Ngaoundéré en Adamaoua », *Nature*, 18.1.1896.

21. E. Mohammadou, *Les royaumes foubé...*, *op. cit.*, p. 124.

22. *Ibid.*, p. 286.

pas séjourné plus de deux mois de suite à Ngaoundéré (22). L'essentiel du temps, il le passa en campagne contre les Gbaya et les peuples voisins. Il remporta une victoire décisive, en s'emparant de l'important centre de Koundé. Au lendemain de leur défaite les Gbaya Laï, dont le chef Nguimo avait été tué, prirent la direction du sud et s'installèrent sur l'actuel site de Betare Oya (23). A partir de Koundé érigé en importante place d'armes, Ardo Issa mena des opérations contre les groupes Gbaya, Kaka et Yangare situés plus au sud, occupant de nouvelles localités, telles Durumu (Batouri) et Gamane (Bertoua) où furent installées des garnisons chargées d'assurer la surveillance du pays. Les incursions militaires des Peul touchèrent les peuples de Nanga Eboko et de Deng-Deng, et les éclaireurs de Ardo Issa s'aventurèrent jusqu'à la lisière de la forêt équatoriale où ils entrèrent en contact avec les Pygmées (24).

Les conquêtes d'Ardo Issa étendirent ainsi considérablement les « frontières » (25) du royaume peul de Ngaoundéré. Son successeur, Yerima Bello, tout en consolidant les acquis, opéra une percée vers l'est, intégrant dans la sphère d'influence de Ngaoundéré toute la portion occidentale de l'actuelle Centrafrique ; ses armées, après avoir construit un pont de troncs d'arbres, traversèrent le fleuve Oubangui et assurèrent la reconnaissance du terrain jusqu'aux abords de l'actuelle Bangui.

De 1854 à 1890, le territoire d'opération des armées de Ngaoundéré a connu une extension considérable : de Barndake au nord de la Bénoué à Batouri au Sud, soit plus de 650 km à vol d'oiseau, de Tibati à l'ouest à Bouar, au-delà de la Nana à l'est, soit environ 300 km. C'est le domaine de la plupart des groupes Mbum, Gbaya et Vouté qui eurent à subir la violence armée déclenchée au nom du *jihād*.

23. J. Bako, « Les institutions politiques des Gbaya Yayouwe des origines à la conquête musulmane », Mémoire de DIPES II en Histoire, Yaoundé, 1991, p. 69.

24. Lorsque Ardo Issa vit les Pygmées, il s'exclama : *Doumé*, en *fulfulde* : qu'est-ce que c'est ! Ce nom est resté à l'actuelle ville de Doumé, en pays Gbaya, non loin de Bertoua.

25. Le terme frontière est à prendre avec beaucoup de nuances, car il n'y eut pas de démarcation nette, la frontière resta floue, mouvante selon les circonstances.

De ce point de vue, le *jihad* peut apparaître éminemment perturbateur. Il aura en particulier, déterminé, de façon parfois drastique, la modification de la carte ethnodémographique de la région. Les *razzia* d'esclaves et les opérations militaires ont enclenché de nouveaux courants migratoires, tandis que des processus anciens étaient stoppés ou déviés. On peut ainsi évoquer le mouvement de repli de nombreuses communautés en des sites défensifs inaccessibles à la cavalerie peul : hautes collines, refuges forestiers. Aussi, le phénomène des villages abandonnés, autrefois lié à la pratique de l'agriculture itinérante, s'amplifia du fait de l'insécurité grandissante.

En outre les Peul procédèrent à une politique délibérée de déplacements de populations, à des fins d'exploitation économique. Des groupes entiers de Kaka et de Gbaya furent ainsi déplacés, avec leurs chefs et leurs biens, et installés en colonies agricoles (*rumde* pl. *dumde*), à proximité de Ngaoundéré, dans les régions fertiles. Ce système d'exploitation au profit de l'aristocratie peul mobilisa des milliers de personnes ; dans le seul pays laka on estime la ponction humaine entre 8 000 et 10 000 captifs par an⁽²⁶⁾. Le *rumde*, qui constitua parfois une entité ethniquement homogène et spatialement distincte de la zone d'habitat peul, devait cependant subir l'effet de l'acculturation, en raison même du déracinement brutal de ses éléments.

Dans l'Adamaoua du XIX^e siècle, les armées de conquête présentent un caractère pluri-ethnique et constituent le cadre par excellence de l'acculturation et de l'adhésion aux valeurs de la société peul dominante⁽²⁷⁾. Si en effet le commandement est presque exclusivement assuré par les membres de l'aristocratie peul, très rapidement, la masse des armées en arriva à être constituée, dans une proportion notable, par les populations paléonigritiques. Un tempérament combatif, une bonne connaissance du terrain et la promotion sociale qu'assure le métier des armes suscitèrent chez beaucoup une vocation de mercenaires. C'est ainsi qu'après les premières flambées du *jihad*, une alliance

26. T.-M. Bah, « Les armées peul de l'Adamaoua », *Etudes Africaines offertes à Henri Brunschwig*, Editions des Hautes Etudes en Sciences sociales, Paris, 1982, pp. 57-71.

27. J. Bako, *op. cit.*, met en exergue le courage, la combativité et l'endurance des Gbaya, en rapport avec leur activité cynégétique prépondérante.

s'établit entre les Peul et certains peuples : les Mbum de Ngaoundéré devinrent des auxiliaires irremplaçables, tandis que les éléments Gbaya jouèrent un rôle important dans les expéditions militaires contre les Laka. Ces auxiliaires, opérant surtout dans l'infanterie, occupaient généralement une position subalterne. Certains cependant, par leur héroïsme au combat, gravirent les échelons de la hiérarchie : ce fut le cas de Zarami, de l'ethnie mbum, qui devint lieutenant de Ardo Issa et assura la conquête de Koundé, important centre des Gbaya Laï⁽²⁸⁾.

Il y a donc à l'origine, des éléments composites, aux traditions diverses, que l'encadrement peul disciplina et modela pour en faire un instrument efficace de conquête et un cadre privilégié d'intégration.

Les relations non violentes

L'historiographie, à travers les âges, fut longtemps marquée par la valorisation des faits de guerre. Ceux-ci, par leur caractère spectaculaire et drastique, ont en effet davantage marqué la mémoire collective. C'est le cas pour l'histoire des Peul dans l'Adamaoua. Il importe cependant de se démarquer d'une telle approche, de se situer au-delà de l'annalistique en formulant des problématiques nouvelles. Il s'agira, en l'occurrence, d'aborder les problèmes du passé de manière à réduire les tensions, en mettant en avant des enseignements positifs susceptibles d'asseoir une éthique de paix.

Si les faits de guerre sont une réalité prégnante des relations inter-ethniques dans l'Adamaoua du XIX^e siècle, le phénomène est en effet loin d'être exclusif. L'histoire dans cette région fut également celle d'une longue période de cohabitation, de compromis et d'alliances. Dans cette perspective, il importe de procéder à une interprétation plus objective et plus sereine du *jihad* peul qu'une certaine historiographie a tendance à dramatiser outre mesure. La conquête peul dans l'Adamaoua ne fut pas à l'image d'une machine infernale broyant des peuples.

28. La conquête de Koundé constitue l'épisode le plus spectaculaire de l'action militaire des Peul en pays Gbaya. Ce qui a induit à des erreurs d'interprétation, faisant du *jihad* une sorte de rouleau compresseur, ce qui est loin de la vérité historique.

La violence ici fut bien moindre que le mfecane de Chaka dont le but était de conquérir des peuples et de les assimiler par la force au sein d'une même nation zulu. Dans l'Adamaoua le *jihad* peul, qui a très tôt perdu sa vocation première de prosélytisme, s'est banalisé dans des opérations de razzia et d'expéditions liées au prestige politique et aux intérêts économiques des souverains et de l'aristocratie. La logique incitait donc à minimiser le taux de morbidité guerrière.

Du reste dans de nombreux cas, la conquête s'effectua sans coup férir. La suprématie militaire des Peul dans le domaine de l'armement et l'effet psychologique que produisait la cavalerie constituaient un facteur dissuasif⁽²⁹⁾. De nombreux groupes n'offrirent aucune résistance et d'emblée se soumirent aux Peul ou cherchèrent une alliance avec eux. C'est ainsi que les Mbum, outre l'épisode de Ngaoukor, n'opposèrent aucune résistance aux Peul ; les devins consultés avaient prédit que cela ne servirait à rien⁽³⁰⁾. Les Mbum d'Asom prirent même l'initiative d'avertir leurs voisins douroum de l'arrivée dans la région de conquérants mieux équipés auxquels il valait mieux ne pas résister⁽³¹⁾. La tradition orale se fait l'écho de nombreuses stratégies non violentes qui ont présidé aux relations inter-ethniques dans l'Adamaoua.

A l'arrivée des Foulbé, c'est Shwé Ndoon qui était chef de Tibati. [...] Aussitôt on consulta le crabe Kaan au moyen des feuilles codées Kê, procédé de divination courant chez les Vouté. L'oracle conseilla la prudence et la diplomatie. Aussitôt les gens de Tibati postèrent sur l'autre rive du Mèng des éclaireurs chargés de les avertir de l'approche des Foulbé. Le jour où ceux-ci firent leur apparition, l'on envoya pour les recevoir [...] les plus belles filles du village ; elles étaient toutes nues [...]. Les guerriers qui s'attendaient au pire furent littéralement désarmés. Et c'est à partir de ce jour que les Ndürum devinrent les beaux-parents et les alliés des Foulbé de Tibati.⁽³²⁾

29. Dans toute la région, les cavaliers « moitié hommes moitié animaux » provoquaient une grande frayeur. Les Vouté les considéraient comme des revenants que Dieu avait peut-être envoyés contre leur peuple (N. Mvoutsi, *op. cit.*, p. 91).

30. E. Mohammadou, *Traditions historiques...*, *op. cit.*, p. 57.

31. *Ibid.*

32. *Ibid.*

S'agissant des relations entre Peul et Gbaya, des manipulations à des fins politiciennes ont récemment invoqué « des antagonismes historiques séculaires »⁽³³⁾. Les dispositions des traditions orales des deux peuples sont loin de confirmer une telle assertion. La conquête spectaculaire de la cité gbaya de Koundé par les Peul a sans doute conduit à des généralisations hâtives. Cependant, dans la plupart des cas, il n'y eut pas de conflits : dans de nombreux clans, les sources sont concordantes pour attester que les *Bira* (Peul) n'ont jamais eu de *biro* (guerre-conflit) avec les Gbaya⁽³⁴⁾. Certains groupes, jaloux de leur indépendance, pratiquèrent certes vis-à-vis des Peul la stratégie de l'évitement en s'évanouissant dans la nature. Mais dans l'ensemble, des alliances furent nouées entre les deux communautés, et un *modus vivendi* fut établi qui accorda aux Gbaya une certaine prééminence par rapport aux Laka par exemple.

Un autre facteur de relations inter-ethniques non violentes est l'approfondissement des liens économiques, l'essor du commerce et des échanges. Au contraire du Bornou et du pays hausa, l'Adamaoua n'avait pas, avant la conquête peul, d'activité commerciale proprement dite. Les différentes communautés, qui se suffisaient pour l'essentiel, ne procédaient qu'à des échanges limités, sous forme de troc, de produits et d'articles requérant une spécialisation : ainsi les Duru, habiles forgerons, fournissent des outils et armes contre des produits vivriers. La conquête peul apporta un changement notable. La création de besoins nouveaux liés à la vie de cour, l'acculturation des élites mbum et gbaya aboutirent à la création de voies commerciales et à l'intensification des échanges. En soi, le commerce requiert un environnement pacifique et corrélativement, favorise les contacts entre communautés. Le commerce et ses agents, de même que les produits qu'ils mettent en circulation sont fondamentalement porteurs d'idées nouvelles, d'habitudes qui créent des solidarités

33. Les événements sanglants survenus à Meiganga en mars 1992 entre communautés Gbaya et Fulbe ont reçu, de la part des médias tant privés qu'officiels, un traitement inadéquat, faute d'une connaissance réelle des données historiques.

34. J. Bako, *op. cit.* : témoignages recueillis auprès de Iya Souleymanou, Kaigama (Gbaya) de Kaladié, en mars 1991 et Doko Yoko de Solle en août 1991.

et favorisent l'émergence d'une société plus ouverte, plus cosmopolite. Il en fut ainsi dans l'Adamaoua du XIX^e siècle. Les agents économiques, au service de l'aristocratie peule, furent les marchands hausa, bornouan, choa et même parfois arabes d'Égypte ou de Tripoli⁽³⁵⁾ qui sillonnaient le pays en caravanes ou s'établissaient à demeure dans les principaux centres. Ainsi lors de son expédition dans l'Adamaoua en 1893, CHOLET affirme avoir rencontré une forte caravane revenant du sud avec 175 grosses dents d'éléphant et 22 charges de kola près du camp du *zaourou*⁽³⁶⁾ Koundé, qui le reçut entouré de cinq cavaliers couverts de cuirasse courte⁽³⁷⁾. À l'époque, le *lamido* de Ngaoundéré envoyait une colonne annuelle forte de 3 000 personnes environ, dans les pays tributaires de l'est⁽³⁸⁾. Il s'agit dans tous les cas, d'un phénomène important de brassage humain, susceptible de favoriser l'entente et d'accélérer le processus d'acculturation.

Les échanges inter-ethniques ont aussi revêtu la forme du « don et contre-don » qui, dans l'Afrique noire traditionnelle, constitue le fondement par excellence de l'amitié et des liens d'alliance. C'est ainsi que le *lamido* Hamassambo distribua quantité de cotonnades, de fusils, de chevaux, de poudre à tous les notables vouté de la région de Tibati. En retour il reçut des esclaves et de l'ivoire⁽³⁹⁾. Il en fut de même entre le *lamido* de Ngaoundéré et les chefs de clans gbaya. Les dons et contre-dons ont eu pour effet d'aplanir les contradictions et de favoriser une atmosphère cordiale dans les relations inter-ethniques.

L'impact politique

Les Peul, par l'action qu'ils ont menée, ont assigné un statut politique à la plupart des communautés ethniques de l'Adamaoua. Leur système d'organisation de l'Etat et d'adminis-

35. Maistre C., *A travers l'Afrique Centrale, du Congo au Niger*, 1892-1893, Paris, 1894, t. I, p. 249. Voir également L. Mizon, « Les royaumes foubé du Soudan Central », *Annales de Géographie*, 4, 1895, p. 54.

36. *Zaourou*, déformation de *djawro* (chef de village en fulfulde).

37. E. Cholet, « La Haute-Sangha », *Bulletin de la Société de Géographie*, 7^e série, XVII, 1896, p. 204.

38. *Ibid.*, p. 207.

39. E. Mohammadou, *Traditions historiques...*, op. cit., p. 91.

tration du territoire a eu également un impact sur les institutions politiques préexistantes, à des degrés divers selon les groupes ethniques.

Les Mbum, du fait de leur organisation politique relativement élaborée et des alliances précoces établies avec les Peul, ont pu jouir d'un traitement de faveur. Tout en acceptant la suzeraineté du *lamido* de Ngaoundéré à qui ils paient tribut, ils ont réussi à conserver leur organisation politique traditionnelle, sous la direction de leurs *belaka* ⁽⁴⁰⁾. Ceux-ci furent régulièrement associés à l'administration du pays. C'est ainsi que Mboula, chef mbum de Kalan Gonn, devenu *Kaigama* du *lamido* de Ngaoundéré fut chargé de l'administration des territoires gbyaya de l'est avec pour résidence Meiganga ⁽⁴¹⁾. Les alliances matrimoniales aboutirent, en particulier au sein de l'aristocratie peul, à un phénomène important de métissage. Ceci accrut davantage la part d'autorité dont jouit l'élément mbum dans la structure de l'Etat : des dignitaires mbum sont associés aux délibérations de la *faada*, et à la longue il fut institué, de façon tacite, que le *lamido* de Ngaoundéré devait être de mère mbum. Dans ce cas précis, il faut signaler que l'acculturation a joué dans les deux sens, et les Peul auront beaucoup hérité des Mbum, dans les domaines de la culture politique et de l'étiquette de cour qui intégra, en particulier, la parade musicale mbum avec ses longues trompettes.

S'agissant des Vouté, l'historiographie établit une relation plus ou moins directe entre l'émergence des chefferies et l'implantation des Peul dans la région ⁽⁴²⁾. Ce processus est enclenché au lendemain de la prise de Tibati (1835) : dès lors les Vouté, autrefois dispersés en campements de chasse, se regroupent en villages ; l'organisation politique évolue vers une relative

40. Froelich, *op. cit.*, p. 92.

41. Archives nationales de Yaoundé, dossier Adamaoua, III Q380, Subdivision de Meiganga, p. 4.

42. J.-L. Siran, « Emergence et dissolution des principautés guerrières Vouté », *Journal des Africanistes*, 50, 1980, p. 38. E. Mohammadou, *Traditions historiques*, t. 2, p. 12 développe p. 34 un point de vue plus nuancé, attribuant aux migrations Bâre-Chamba un rôle dans ce processus de constitution de chefferies guerrières.

centralisation, autour de chefs de guerre soucieux d'affirmer leur hégémonie sur les clans voisins. C'est ce processus qui fut à l'origine de la puissante chefferie guerrière de Nguila.

La structure politique des Gbaya a également connu des mutations liées à l'influence des Peul⁽⁴³⁾. Le contexte nouveau, marqué par l'état de guerre, la traite esclavagiste et le développement d'un commerce lucratif amena certains leaders gbaya à transformer leurs prérogatives traditionnellement limitées et circonstancielles en un pouvoir personnel, plus effectif et permanent. Un exemple typique est celui de la chefferie de Bertoua. Le noyau originel de cette chefferie est l'agglomération de Gaimona. Là vivaient les Gbaya des clans Bodaye, dispersés en petites unités autonomes (*duk*). Le leader Ndiba eut pour ambition de rassembler vers 1860 ces différents clans, de les organiser militairement afin d'assurer une hégémonie dans la région. Les expéditions menées en pays gbaya par Ardo Issa et l'implantation à Gaimona d'une garnison peul favorisèrent l'entreprise de Ndiba qui eut l'habileté de ne point affronter les armées de Ngaoundéré.

A la mort de Ndiba, son fils Mbartoua lui succéda. Ainsi, le système de dévolution du pouvoir par la filiation directe, sans doute inspiré de la pratique peul, s'imposa aux Gbaya. Mbartoua accentua la politique d'intégration des clans gbaya, par la force armée ou par les alliances matrimoniales avec les principaux leaders de la région. Vis-à-vis de Ngaoundéré, il put négocier un statut avantageux : s'il fut astreint au tribut annuel, il recevait en contrepartie des dons de la part du *lamido* qui lui assura en outre le monopole des transactions avec le monde musulman, par l'intermédiaire des commerçants hausa et kanouri, et des représentants du *lamido* résidant à Gaimona appelés *adjia*. Du fait de sa position excentrique, à la limite de la grande forêt, de son efficacité politique et militaire, Mbartoua assura à l'entité qu'il créa une relative autonomie.

La nouvelle géopolitique née de l'implantation peul dans l'Adamaoua pose donc, de façon dialectique, la problématique de l'unification étatique, des processus ethniques autonomes et

43. Analyse et synthèse de L. Bateranzigo dans sa thèse en préparation, *op. cit.*

du droit des minorités ⁽⁴⁴⁾. Fondamentalement, l'ambition des Peul est de s'assurer le contrôle des plus vastes espaces et de soumettre le plus grand nombre possible de groupes humains. Ils ont, à cet effet, mis en place un appareil gouvernemental concentrant le pouvoir politique entre les mains d'une petite élite. Le caractère hégémoniste et la volonté d'intégration de l'Etat peul se manifesta alors de diverses manières : le recours à la violence armée, mais aussi l'utilisation d'autres stratégies de cohésion, économiques et culturelles entre autres. Dans quelle mesure les Peul ont-ils réussi dans leurs ambitions ? C'est là une question d'histoire importante et complexe.

Théoriquement, les Peul ont assuré la conquête d'un immense espace géopolitique s'étendant de la vallée de la Bénoué à la lisière de la forêt, de Tibati à Bouar dans l'actuelle République Centrafricaine. Cet espace a certes été sillonné par les armées de Ngaoundéré, les agents du *lamido* chargés de la collecte du tribut et des négociants hausa et kanouri à son service. Cependant, cet espace n'a nullement subi d'unification étatique dans un cadre territorial nettement délimité. Si au nord l'Etat peul de Ngaoundéré a des frontières établies avec les Etats voisins de Tibati et de Ray-Bouba, à l'est et à l'ouest, ces frontières apparaissent plutôt lâches et mouvantes, en fonction du rapport des forces et de l'éloignement. Comme dans la plupart des vastes empires où les moyens de communications sont dérisoires, l'autorité du souverain peul, forte aux abords de la capitale Ngaoundéré, se dilue au fur et à mesure qu'on s'en éloigne. A la périphérie, les irrédentismes ethniques et les aspirations à plus de liberté et d'autonomie caractérisent les différentes communautés. A la limite de la forêt, la cavalerie, qui constitue l'élément essentiel de l'arsenal répressif et dissuasif de l'Etat peul, est inopérante du fait des glossines. Aussi, dans cette région, l'autorité du *lamido* dut utiliser des relais assurés par ses

44. Il s'agit là d'une problématique majeure de l'historiographie africaine. Elle a été abordée par D. Diakitè in J.-P. Chrétien et B. Prunier, *op. cit.*, pp. 135-148, à propos des Empires du Soudan occidental du VIII^e au XVI^e siècles. Au sujet des Mbum, P. Diagne, *Pouvoir politique traditionnel en Afrique occidentale*, Paris, Présence Africaine, 1967, évoque le principe de l'autonomie des communautés qui confère à certains éléments des minorités culturelles une part d'autorité politique.

négociants et agents politiques, et par des leaders autochtones à qui il remettait quelques attributs du pouvoir : turban (*metiwol*), cheval, épée, vêtements d'apparat.

Tout cela montre que l'Etat peul de l'Adamaoua, même à son apogée, apparaît poly-ethnique, c'est-à-dire faisant cohabiter dans le même espace géopolitique, des groupes d'hommes qui, en dépit d'une tendance à l'acculturation, conservent leur spécificité culturelle et jouissent d'une plus ou moins grande autonomie politique.

Le jihad et les limites de l'islamisation

Eschatologiquement, le but du *jihad* est l'établissement d'un ordonnancement social islamique, de la souveraineté de la logocratie musulmane sur l'ensemble des groupes sociaux composant et environnant la communauté musulmane⁽⁴⁵⁾. C'est ce que commande de façon précise, un *hadith* attribué au troisième Calife Omar : « le jihad a été érigé en devoir pour répandre le sang des polythéistes. La communauté (*umma*) doit se répandre au-delà de ses limites et assurer sur terre le signe de la loi divine »⁽⁴⁶⁾. Dans l'Adamaoua cependant, ce principe fondamental n'a pas connu d'application orientée et volontariste. Ici, le prosélytisme fit rapidement place au réalisme, et l'Islam fut confisqué pour servir la prééminence de l'aristocratie peul et asseoir les bases d'une exploitation économique. En toute logique, la conversion massive des peuples environnants ne pouvait que tarir les sources d'approvisionnement en esclaves et limiter la possibilité de lever tribut. Généralement, les populations de l'Adamaoua conservèrent donc leurs religions traditionnelles et, notamment chez les Mbum, tout le rituel royal dont le *Belaka* avait la charge⁽⁴⁷⁾.

L'Islam connut cependant une diffusion lente et progressive dans la région. Ce fut d'abord un Islam élitiste qui aboutit à la conversion de quelques chefs de clans. Il faudrait voir là le souci d'une promotion personnelle de ces chefs, ce qu'en psychanalyse on appelle une promotion « sublimant » l'expérience humiliante

45. J.-P. Charnay, *Principes de stratégie arabe*, Paris, L'Herne, 1984, p. 13.

46. Cité in J.-P. Charnay, *op. cit.*, p. 14.

47. E. Mohammadou, *Traditions historiques...*, *op. cit.*, t. I, p. 127.

de la dépendance et de l'infériorité politique⁽⁴⁸⁾. Adhérer à l'Islam signifie du coup s'identifier à la puissance et à la magnificence du *lamido*, telles qu'elles apparaissent lors de la parade ostentatoire de la cavalerie ; c'est pour le chef mbum ou gbaya une voie sûre pour légitimer son pouvoir et accroître son autorité, dans un contexte géopolitique où l'union de l'Etat et de la religion constitue une donnée fondamentale. C'est ainsi qu'au contact des Peul, de nombreux *Belaka* embrassèrent l'Islam, tel Belaka Nguer Mbum qui, après sa conversion, jeta tous les instruments du culte ancestral dans une rivière⁽⁴⁹⁾.

Le commerce a également été un vecteur de l'Islam dans toute la région, jusqu'à la lisière de la forêt. Les négociants et agents commerciaux du *lamido* constituaient des communautés musulmanes importantes dans divers centres où des mosquées furent érigées pour les besoins du culte : à Bertoua, à Gaza et à Koundé. Vers 1885, la seule communauté musulmane de Koundé était évaluée à environ 2 000 à 2 500 personnes⁽⁵⁰⁾. Les relations d'amitié entre négociants musulmans et leurs intermédiaires et fournisseurs locaux, les intermariages, voire le simple mimétisme sont autant de facteurs qui jouèrent dans la diffusion de l'Islam.

Si une minorité put s'initier au Coran et s'acquitter de toutes les obligations de l'Islam, dans l'ensemble cependant, la nouvelle religion ne fut qu'un mince vernis, avec une tendance hétérodoxe fort marquée. C'est ainsi que chez les Gbaya, l'interdit sur les boissons capiteuses fut rarement respecté et les obligations rituelles souvent négligées. Le chef Baboua de Doka, par exemple, accepta bien chez lui les prosélytes musulmans, mais fit une sérieuse entorse à la *chaada* qui fut ainsi formulée : « Gloire à Baboua et... à Allah. Allah est grand mais Baboua est aussi très grand »⁽⁵¹⁾. Et l'hydromel continua de couler dans le village de Doka, et le culte du *labi* rassembla toujours autant de

48. S.-F. Nadel, *Byzance noire*, Paris, Maspero, 1975, p. 214.

49. E. Mohammadou, *Traditions historiques...*, *op. cit.*, t. I, p. 154.

50. P. Burham, *Opportunity and Constraint in a Savannah Society*, London, Academic Press, 1980, p. 207.

51. Archives de l'ISH (Institut des Sciences Humaines, Yaoundé) III.30, G. Not, Notes sur les Gbaya.

néophytes. Dans de nombreux clans gbaya, l'islamisation se limita à l'invocation d'Allah, l'usage de prénoms d'origine arabe et la consultation épisodique de quelque marabout.

Au total, on constate que dans l'Adamaoua, le *jihad*, dont la vocation est la conversion des peuples « infidèles » et l'extension du *dar-al-islam* ⁽⁵²⁾, n'a pas revêtu de caractère suscitateur, orienté et volontariste. Contrairement à l'expérience du Foutah-Djallon ou à celle d'El Hadj Omar Tall, il n'y eut pas ici de révolution islamique. Seul un contact continu, dans la longue durée, a permis à la culture islamo-peul d'agir sur la société globale et de jouer un rôle dans le remodelage des identités ethniques.

L'influence se fit notamment sentir dans le domaine de la langue. Dans l'Adamaoua, le *fulfulde*, langue du conquérant, s'imposa comme *lingua franca* dans le domaine des relations inter-ethniques : c'est la langue du commerce, celle du commandement dans les armées, celle du voyageur qui s'aventure au-delà de son horizon clanique. Aussi le *fulfulde* fut un puissant facteur d'acculturation, d'assimilation, dans un processus tendant à une certaine cohésion ethnique sur la base linguistique. Quand bien même ils continuèrent à utiliser leur langue propre, tous les groupes connurent, dans le domaine de la sémantique, un enrichissement par l'emprunt de termes variés. Ce fut surtout dans le domaine de la titulature que les Peul eux-mêmes héritèrent souvent du monde hausa et kanouri : *Kaïgama* (chef de guerre), *Sarki-Yaki* (commandant des armées), *Yerima* (prince), *Zaoro* (du peul *djou* : chef ; *wouro* : village), etc. sont autant de termes intégrés dans le vocabulaire politique des Gbaya, des Mbum et des Vouté. Des termes d'origine arabe plus ou moins altérés, connurent également une large diffusion : *barka* (bénédiction), *sandaka* (de *zakat* : sacrifice), *alkawal* (pacte), *nyafi* (pardon), etc.

La langue joua donc un rôle déterminant dans l'interaction des peuples de l'Adamaoua et fut un puissant facteur de cohésion au profit de la culture dominante islamo-peul.

52. Littéralement en arabe : la terre d'Islam par opposition au *dar-al-harb*, c'est-à-dire la terre des mécréants.

Dans le domaine des cultures matérielles, la conquête peule eut également une influence certaine, en introduisant de nouveaux modèles, de nouveaux besoins et un cadre nouveau. Les mutations furent particulièrement perceptibles dans le domaine vestimentaire : de nombreuses communautés se limitaient à l'usage du cache-sexe ; d'autres tels que les Gbaya avaient un habit traditionnel fait d'écorces tressées ou de cuir. La plupart adoptèrent l'ample boubou et le bonnet de cotonnade que leur procuraient les commerçants hausa. L'influence islamo-peul répandit en outre, le métier à tisser de type soudanais qui, par son rendement plus élevé, permettait d'obtenir plus facilement des bandes de tissu. Dans le domaine de l'habitat, de nombreuses communautés adoptèrent la case ronde coiffée d'un toit de chaume conique ; les murs de pisé entourant la cour intérieure se généralisèrent.

La conquête peul enclencha par ailleurs, le processus d'urbanisation dans l'Adamaoua. L'ancien village mbum de Ngaoundéré devint une importante métropole régionale, cosmopolite, avec une population qui était estimée à 11 000 habitants ⁽⁵³⁾. Koundé devint également un centre de premier plan. La ville doit son importance à l'afflux des caravanes des marchands hausa et bornouan qui se dirigent vers les comptoirs de Mbartoua à l'ouest, Gaza au sud et Ndélélé au sud-ouest. Koundé doit également son essor à son rôle d'entrepôt des douanes au profit de Ngaoundéré ⁽⁵⁴⁾. En pays gbaya, de nombreux centres se développèrent, en relation avec les activités économiques, ou du fait de l'implantation d'une garnison peule. C'est le cas de Gaimona, Baboua et Doka. Doka comptait, en 1882, à l'époque où FLEGEL y séjourna, cinq groupes de villages, formant une agglomération splendide ⁽⁵⁵⁾ où résidait un puissant chef gbaya et une importante communauté de négociants musulmans.

Par leur cosmopolitisme, par leur rayonnement et par le dynamisme de leurs activités, ces « villes nouvelles » furent un cadre privilégié d'acculturation et le creuset du processus d'intégration au profit de la culture islamo-peul dominante.

53. E. Cholet, *op. cit.* p. 204.

54. *Ibid.*, p. 23.

55. *Ibid.*

Conclusion

En définitive, l'étude des relations inter-ethniques dans l'Adamaoua au XIX^e siècle et l'appréciation du rôle joué par l'élément peul doivent amener l'historien à beaucoup de nuances, à beaucoup de pondération dans le jugement, du fait de la complexité et de la variabilité de ces relations, et aussi de l'ambiguïté du phénomène du *jihad* dans la région. Certes, les processus ethniques unificateurs sont incontestables et revêtent un caractère permanent, en particulier à travers la diffusion du *fulfulde*. Cependant, il importe de ne point occulter les processus perturbateurs qui ont abouti à l'anéantissement de bien des valeurs de civilisations. Il est juste cependant de signaler qu'entre ces deux pôles, se situe un type intermédiaire, celui du syncrétisme qui combine des éléments issus de cultures différentes. De ce point de vue, on a pu dire que le lamidat de Ngaoundéré constitue un Etat fondé sur une double identité peul et mbum⁽⁵⁶⁾. Tout cela nous a conduit à conférer aux notions de conquête et de domination une définition suffisamment nuancée, pour qu'elles puissent exprimer toutes les variantes du processus d'influences réciproques, et l'ambiguïté d'un « *jihad* sans volonté de prosélytisme ».

Ce qui paraît incontestable, c'est que l'élément peul, inséré au sein des groupes paléonigritiques de l'Adamaoua, aura joué un rôle politique, culturel et idéologique sans précédent dans la région. Alors qu'à l'ouest, en pays hausa, le conquérant peul a été ethniquement, linguistiquement phagocyté, nous assistons dans l'Adamaoua à un phénomène inverse : les valeurs de civilisation peul et la langue *fulfulde* s'imposèrent progressivement à de nombreux groupes qui se laissèrent assimiler.

Mais à l'aube du XX^e siècle, l'impérialisme européen se manifeste dans la région. En 1901, le lamido Abbo est tué lors de l'assaut lancé contre Ngaoundéré par le capitaine Cramer von Clausbruch. Dès lors une page de l'histoire de la région s'achève : c'est la fin de l'hégémonie incontestée des Peul. Une nouvelle page s'ouvre, avec l'intrusion européenne, qui va redistribuer les cartes et imposer une nouvelle culture dominante, la culture occidentale qui, du reste, évoluera parallèlement à la culture islamo-peul.

56. E. Mohammadou, *Les royaumes Foulbé du plateau de l'Adamaoua*, Tokyo, 1978.